

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Nostalgie du passé?

André Vanasse

Number 122, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36487ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vanasse, A. (2006). Nostalgie du passé? *Lettres québécoises*, (122), 3–3.

# Nostalgie du passé ?

**Maxime-Olivier Moutier dans *Les trois modes de conservation des viandes* (Marchand de feuilles, 2006) fait l'éloge de la famille, celle-là même qu'on connaissait bien avant la Révolution tranquille. Un pas en arrière ?**

Quand j'ai lu l'entrevue qu'a donnée Maxime-Olivier Moutier à Marie-Claude Fortin dans *La Presse*, le 12 février dernier (cahier « Lectures », p. 13), je me suis dit qu'on était loin du Moutier déguisé en femme sur la page couverture de *Lettres québécoises* (n° 96, hiver 1999) et qui disait alors : « Il me semble être dans une perpétuelle instabilité psychique : la vie n'a pas de sens... » (p. 8) Or, voilà que le travesti fait l'éloge de la famille. « Ça n'est pas un droit d'avoir des enfants. C'est un devoir. Quand je me lève le matin, je ne me demande pas ce que sont mes droits. Je prépare les céréales et m'occupe des boîtes à lunch. »

Je ne veux pas, dans ce propos, faire la critique du livre que vient de publier Moutier, mais m'interroger sur la position morale que défend l'auteur. D'entrée de jeu, je jouerai mes cartes : je suis marié depuis 42 ans et je tiens pour essentielles les valeurs familiales et celles de l'amitié. Je suis donc spontanément du côté de Moutier.

Cela dit, je suis un tantinet inquiet : les valeurs que prône Moutier dans son roman sont nettement celles d'un retour en arrière. Parler du « devoir » d'avoir des enfants, c'est utiliser la même rhétorique que les curés des années cinquante. À l'époque, ce devoir devait guider notre vie et surtout mater nos irrépressibles pulsions sexuelles perçues comme un danger sinon une tare.

Puis est venue la pilule. Minuscule, elle tenait sur le bout de l'index, mais son poids a été tel qu'elle a changé le monde. De fait, les femmes ont, grâce à la pilule, réussi ce qu'aucune femme de quelque société que ce soit n'avait réussi à faire avant elles : avoir la maîtrise absolue de leur fécondité.

Cependant, la science de la physique nous a appris que tout gain s'accompagne d'une perte. Ce sont les lois de l'équilibre qui l'exigent. Dans le cas qui nous préoccupe, cette immense victoire de la maîtrise de la fécondité a modifié en profondeur les comportements sexuels. Les principes de la prudence sinon de l'abstinence qui prévalaient autrefois ont été remplacés par la recherche de la jouissance. En soi, ce n'est pas un mal. C'est même un bien. Mais dans la foulée de cette libération sont venus – comme un corollaire inévitable – les divorces qui n'ont jamais cessé d'augmenter au point où, de nos jours, plus de 50 % des mariages se



terminent tôt ou tard par un divorce. C'est la moitié de notre société, rien de moins. Or, c'est là que le bât blesse : les personnes qui sont le plus touchées par cette situation, ce sont les femmes et particulièrement les femmes des classes sociales les moins bien nanties. Si les enfants souffrent de malnutrition au Canada, c'est précisément parce que les mères sans conjoint sont incapables de joindre les deux bouts. D'autant plus que plusieurs conjoints fuient leurs responsabilités en ne payant pas leur part. Pour dire les choses sans détour, le divorce entraîne le plus souvent la pauvreté et l'indigence des familles monoparentales. C'est triste, mais c'est ainsi.

Toutes les statistiques le montrent à l'évidence.

La proposition de Maxime-Olivier Moutier serait effectivement une solution à ce difficile problème qui fait honte au Canada considéré comme le meilleur pays du monde, mais la question est de savoir si l'ensemble de la population reviendra spontanément aux anciennes valeurs. Cela se peut. On a déjà vu des retours du balancier. Il n'est que de penser au bloc communiste qui, après cinquante ans de régime socialiste, a vu son idéologie s'écrouler comme un château de cartes. Pourtant, c'était un rêve grandiose et beau...

Mon instinct me dit que les choses ne basculeront pas de cette façon et que le retour en arrière est improbable. Si mon hypothèse est juste, il faudrait alors se demander ce que notre société devra faire pour affronter ce changement majeur. On peut fermer les yeux pendant quelques décennies, mais il faudra bien un jour qu'on se rende à l'évidence : la famille qui constituait la pierre angulaire de notre système bourgeois capitaliste ne peut plus

fonctionner. Il faut que l'État, les groupes sociaux, les forces progressistes proposent de nouveaux modèles de gestion de l'enfance, sans quoi ce sera le chaos. On en voit déjà des traces visibles : la délinquance juvénile ne cesse d'augmenter dans les villes et continuera de le faire pendant encore longtemps si on ne trouve pas de nouvelles structures d'intégration des enfants. Les communes (mises sur pied par l'État ou par les municipalités sous forme de HLM) pourraient être une réponse dans la mesure où elles proposeraient une prise en charge des enfants (en tout cas en partie) par la collectivité, et ce, quand les mères sont empêchées de le faire ou qu'elles veulent se donner un moment de répit. Au fond, si la structure familiale ne fonctionne plus, pourquoi ne pas proposer un nouveau modèle tribal, modèle qui a déjà fait ses preuves dans le passé et qui pourrait, aménagé à la moderne, être une solution aux manquements graves de notre société actuelle.

Je lance cette idée parce que j'ai vu trop de femmes débordées par les responsabilités familiales qui les écrasaient. Elles étaient seules, abandonnées et au bord de la dépression. Mais pour dire la vérité, c'est à contrecœur que je lance cette idée, car je regrette profondément que disparaisse lentement mais inexorablement un système familial qui avait de bien grandes qualités.

À moins, bien sûr, qu'on puisse revenir en arrière... mais de quelle façon ?

